

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE. [1]

CHAPITRE Ier.

Les Puyjoubert.

Les Puyjoubert, sans être illustres, tant s'en faut, sont bien connus en Poitou, en Berri et en Limousin, où il possèdent de vastes et belles propriétés. Mon intention étant de raconter un épisode de mon enfance, qui a influé sur ma vie, et non point de faire l'histoire de ma famille, je ne dirai des faits et des gestes de mes ancêtres que ce qui est indispensable à la clarté de ce récit.

Ma famille paternelle offre une singularité rare : les générations s'y succèdent et ne s'y ressemblent pas, ou plutôt elles diffèrent extrêmement les unes des autres. Il y a les Puyjoubert hardis, curieux, batailleurs, et les Puyjoubert calmes, sédentaires et pacifiques. Mon père, que j'eus le malheur de perdre lorsque j'avais à peine deux ans, était la bonté et la douceur en personne. Il mourut paisiblement dans son lit, emportant l'estime et l'affection de sa parenté et de son voisinage.

Toute autre avait été la destinée de mon aïeul Charles Puyjoubert. Engagé comme mousse à onze ans, lieutenant de vaisseau à vingt-six ans, capitaine de frégate à trente-huit, il vint au château de Puyjoubert en Berri, s'y maria, assista au baptême de son enfant et regagna, huit jours après, sa frégate. Il y fut tué à quelque temps de là par un boulet anglais, vengeant douze navires de sa nation capturés ou coulés à fond par le terrible capitaine Puyjoubert.

Mon grand-père était connu dans la marine de son époque sous le surnom de Puyjoubert-la-Bombe. La violence de son caractère lui avait fait prendre une singulière habitude. Lorsqu'il sentait qu'il allait se livrer à quelques-uns de ces accès de colère qui terrifiaient tout le monde sur son navire, il se jetait à l'eau, nageait cinq minutes environ, faisait signe de lui jeter un bout de grelin, s'y accrochait et remontait sur son bâtiment, rafraîchi et rasséréné.

Malheur au mousse, au matelot ou à l'officier qui se fût avisé de rire ou de sourire en voyant revenir son capitaine, mouillé comme un barbet au sortir d'un bain ! Aussi tous s'en gardaient-ils.

Un matelot novice et qui ne connaissait pas les habitudes de mon grand-père, s'avisait un jour de crier : Un homme à la mer ! en voyant le commandant de la frégate se jeter à l'eau : mal lui en prit. Il fut condam-

né à huit jours de fers par le capitaine qui avait entendu son appel. Il est à croire qu'il eût fait connaissance avec la canne de l'irascible marin, si le sous-lieutenant de quart n'avait pas pris la précaution de lui donner ordre de grimper à la cime du grand mât.

Le capitaine de frégate avait un frère cadet qui, quoique prêtre, religieux et missionnaire, n'était pas beaucoup plus endurant que son aîné. Il le montra bien en Chine. Un mandarin à boutons de cristal ayant voulu obliger le père Puyjoubert à adorer je ne sais quel poussah hideux, mon arrière-grand-oncle prit l'idole par la barbe, la jeta à terre et la foula aux pieds sans quitter ses souliers.

Grande fut la colère du mandarin. Le missionnaire obtint la palme du martyr. C'était une ambition permise, et le but principal de son voyage en Chine. Par exemple, il eut le malheur d'attirer sur deux millions de chrétiens une longue et rigoureuse persécution. Un autre eût refusé d'adorer l'idole, mais ne l'eût pas brisée ; malheureusement ces Puyjoubert ne faisaient rien comme les autres.

Le père de ces deux hommes, c'est-à-dire mon bis-aïeul, était un tranquille et pacifique conseiller au parlement de Toulouse, qui vendit sa charge vers l'âge de quarante ans, sous prétexte que Toulouse était trop loin du Berri, mais en réalité parce que son cœur saignait toutes les fois que sa conscience était obligée de voter l'amende, la prison, l'exil ou la mort. Qui eût soupçonné cet homme sensible de descendre d'un des plus fougueux duellistes du temps de Louis XIII !

Il me serait facile, à l'aide de mes papiers de famille, de suivre plus loin cet arbre généalogique : on y verrait constamment un Puyjoubert pacifique, lequel a pour fils quelque tête de fer. Des moutons ou des lions : les Puyjoubert ne sortaient pas de là.

Hélas ! ma mauvaise étoile m'avait fait naître dans la période des violents. Mes inclinations naissantes laissaient voir déjà qu'au lieu de ressembler à mon père, j'avais hérité du caractère de mon aïeul.

Ma pauvre mère était à mon sujet dans des tristes continuelles. Elle avait perdu un fils, mort à douze ans des suites d'une blessure reçue dans une querelle entre collégiens. Elle craignait sans cesse pour moi quelque aventure tragique de ce genre. Deux ou trois périls courus pendant mon enfance ne pouvaient que confirmer les craintes de ma mère. Il fut résolu que je n'irais pas au collège et que je serais surveillé à la maison nuit et jour. On m'éleva littéralement dans du coton. Dès que j'étais quitté un instant par ma mère je tombais entre les mains des deux domestiques chargés de ne pas me perdre de vue et répondant sur leur tête, de ma vie, de ma santé, de la totalité de mes

[1] Ce feuilleton, signé par JEAN GRANGE, est extrait.